

Le Christ polymorphe

[→ Note préliminaire : J'ai déjà évoqué, à propos de mon livre *Les Deux visages de Dieu* (en fait : il s'agit des visages *du Christ*) la possibilité qu'il ait eu non seulement *deux*, mais *plusieurs* visages, dans une [conférence de présentation](#) de cet ouvrage, faite au printemps 2003.]

Il y a lieu de distinguer les *attitudes* différentes prises par Jésus à tel ou tel moment, et repérables dans tel ou tel évangile : ces attitudes sont fort diverses. Et le *statut* que Jésus se donne, ou que les rédacteurs lui donnent. Au connu « Qui dites-vous que je suis ? », Pierre répond : « Tu es le Christ, le Fils de Dieu » (Lc 9/20). *Christ*, c'est en grec le *Messie* hébreu. Mais à d'autres moments, Jésus est appelé simplement rabbin (*rabbi*), ou enseignant (gr. *didaskalos*, lat. *magister*), c'est-à-dire interprète de la Loi (par exemple Mt 23/7 – Mc 9/5 – Jn 1/38 : « Rabbi, ce qui se traduit : Maître »). À d'autres, prophète (Lc 24/19 : « prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple »). Et quant à ce *Messie* lui-même, la façon de le comprendre diffère beaucoup, si l'on suit les synoptiques, ou si on suit le texte de Jean.

Bien sûr, attitudes et statut sont liés. Une attitude n'est pas un trait comportemental ou caractériel : elle renvoie à un rôle ou une fonction. C'est pour la commodité de la présentation qu'on distingue attitude et statut.

On peut en littéraire essayer de dresser un portrait psychologique de Jésus, en montrant bien ses contradictions, ses revirements successifs. C'est ce qu'a fait Kazantzakis, dans *La Dernière tentation du Christ*. On peut en critique textuel montrer que tous les textes qui le mettent en scène et le font parler comportent des strates rédactionnelles fort diverses, correspondant aux options et aux buts de telle ou telle église primitive. Quand on dit « Parole d'évangile », ce singulier est bien singulier : on oublie que les évangiles sont des millefeuilles, des empilements sédimentés. Pour le voir il suffit d'étudier les variantes, en bas de page dans les bonnes éditions, mais très souvent passées sous silence. On peut aussi en historien tenter de situer Jésus fonctionnellement dans l'ensemble de la construction chrétienne. Il y a sûrement un *Jésus après Jésus*, selon le titre d'un des derniers ouvrages de Mordillat et de Prieur. En d'autres termes, Jésus sans nul doute n'était pas chrétien : il a été recouvert par des apports ultérieurs, qui ne lui appartenaient pas.

Mais en lui-même était-il unique ? À ne considérer que les textes qui en rendent compte, on va voir qu'il est très difficile de le penser.

I / Peace and love

Amour

Si on demande à l'homme de la rue en quoi consiste le christianisme, il dira sûrement que c'est une religion de l'amour. C'est en quoi consiste pour beaucoup sa novation, son apport spécifique. Bien sûr le commandement « Aime ton prochain comme toi-même » figure déjà dans la Bible juive : Lev 19/18 et 19/34. Il est simplement repris dans le N.T. : Mt 19/19 ; 22/39 – Mc 12/31 (« Il n'y a pas d'autre commandement plus grand ») – Lc 10/27 – Ro 13/9 (« Tout autre commandement se résume dans cette parole : 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même' ») – Ga 5/14 (« Car toute la loi est accomplie dans une seule parole, celle-ci : 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même' ») – Ja 2/8 (« Sans doute, si vous accomplissez la loi royale, selon l'Écriture : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, vous faites bien. Il s'agit donc au premier abord d'un enseignement hérité.

Mais Jésus dit aussi en Jn 13/34-35 : « Je vous donne un commandement nouveau (*entolèn kainèn*) : vous aimez les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. A ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples (*mathetai*) : si vous avez de l'amour les uns pour les autres ». L'évangile de Jean est le dernier en date rédigé, il est violemment hostile aux juifs, car postérieur à la rupture du christianisme et du judaïsme, intervenue après la destruction du Temple, en 70. L'amour n'est plus donc pensé comme un héritage, mais comme une novation : il s'agit d'enrôler ceux qui le pratiquent sous la bannière du Christ, les désigner comme ses disciples (*mathetai*). C'est évidemment que sa figure a grandi en importance : elle a subi des *majorations* successives, selon la formule de Guignebert dans son *Jésus*. L'adjectif *kainè*, qui qualifie aussi le Nouveau Testament et la *nouvelle alliance* (*kainè diathèkè*) résume cette rupture. Il se trouve dans les paroles prêtées à Jésus en Lc 22/20 : je reviendrai en dernière partie sur ces paroles qui instituent l'eucharistie, à propos de la construction sacrificielle inventée par Paul. Je note toutefois déjà que Marcion, résolument anti-juif, supprime dans le texte de Lc le *kainè* (nouvelle) car ce serait reconnaître à l'ancienne quelque valeur. On voit déjà par toutes ces hésitations l'énorme complexité de ces questions.

Résumons donc ici : Jésus apporte l'amour, soit en tant qu'héritier de la tradition juive (synoptiques, lettres de Paul et de Jacques), soit s'en distinguant (évangile de Jean, variante marcionite de Lc).

Douceur, repos, compassion

Elle se trouve dans l'expression *Doux Jésus !* fréquente encore dans notre langage, au moins chez certaines personnes. Son origine est Mt 11/29-30 : « Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger ». Faiblesse, humilité, repos trouvés en elles. Cette

idée de soulagement (*anapausis*) résume pour beaucoup la consolation chrétienne. La Vulgate traduit ici par *requies*. Au 17^e siècle, l'Église a condamné comme hérétiques les *quiétistes* : c'est la lutte bien connue de Bossuet contre Fénelon, et la capitulation finale de ce dernier. En Orient, l'*hésychasme* qui incarnait la même attitude a été suspect, jusqu'à ce que, défendu par Grégoire Palamas, il trouve sa place dans le christianisme orthodoxe. Mais il y a bien il me semble un Jésus quiétiste. Cet enseignement se trouve, peut-être avec moins de dolorisme, dans l'évangile selon Thomas : « Jésus a dit : 'Venez à moi parce que mon joug est efférent et que mon autorité est douce, et vous trouverez pour vous le repos.' » (log 90).

Cette tradition d'une faiblesse compatissante, qui apaise, a longtemps perduré chez nous, et a donné naissance à de très beaux textes, dont celui-ci :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.
(Hugo, *Contemplations*, III, 4 : « Écrit au bas d'un crucifix », 1847)

Ambiguïtés : Jésus humain ou divin ?

On peut maintenant quitter provisoirement la question de l'attitude pour aborder celle du statut. Il ne faut pas en effet s'y tromper. Le quatrain d'Hugo n'est pas conforme au contexte de l'évangile matthéen. Il suffit de le regarder de près pour s'en apercevoir. Le premier et le dernier vers (« ... venez à ce Dieu,... / Vous qui passez, venez à lui, car il demeure ») montrent que l'identification de Jésus à Dieu est dorénavant faite et va de soi. Or la divinisation de Jésus, n'est en germe, mais en germe seulement, que dans l'évangile de Jean : « Avant qu'Abraham parût, moi je suis » (Jn 8/58). Ou bien, évoquant la crucifixion : « Jésus donc leur dit : 'Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je suis' » (8/28) – plutôt que, comme on voit parfois, « ce que je suis » : la TOB met bien ici des majuscules : que *Je Suis*. De même, lors de l'arrestation de Jésus, une fois ce « Je Suis » prononcé, les assistants tombent à terre, ce qui prouve qu'il s'agit d'une théophanie (18/5). Ce « Je Suis » est on le sait le nom du dieu d'Israël.

Mais Jésus en Jn est encore prudent à cet égard : « Le Père est plus grand que moi » (14/28). Et selon lui l'esprit de vérité vient du père seulement (15/26). Ce qui montre que l'Église orthodoxe, avec son refus du *Filioque*, et de ce qu'on appelle la « double procession » de l'Esprit, est bien plus conforme au texte johannique que l'Église catholique : pour la première, c'est la seconde qui est hérétique. Objectivement, ce n'est pas sans quelque apparence de raison.

La divinisation du Christ a été entérinée à Nicée (325 : défaite d'Arius, qui était seulement pour la *ressemblance* entre le Fils et le Père, et affirmation de la *consubstantialité* entre les deux). Elle n'existe pourtant ni dans les lettres de Paul, où Jésus n'est qu'un médiateur (*mesitès*) entre Dieu et les hommes (Ga

3/19-20 – 1 Tm 2/5). Et elle n'existe pas non plus dans les évangiles synoptiques. Chez ces derniers, Jésus n'est qu'intronisé, ou *adopté* par Dieu comme Roi Messie lors de sa Transfiguration (T) ou de son Baptême (B). Le mot pour *adopter* est *engendrer*, qu'il faut évidemment prendre symboliquement : Mt 3/17 (B) et 17/5 (T) – Mc 1/11 (B) et 9/7 (T) – Lc 3/22 (B) et 9/35 (T : là « élu » remplace « bien aimé », présent ailleurs, et qui vient, lui, de Gn 22/2, inaugurant un tout autre scénario, celui du sacrifice du Fils) – cf. Ac 13/33, qui renvoie littéralement à Ps 2.

Je pense qu'après la mort de Jésus on a pu, pour précisément s'en consoler et valoriser son destin, remonter ainsi le cours de sa vie, pour y détecter des moments cruciaux d'élection. – Mais on a décrété ensuite en Église, après l'affirmation de la consubstantialité Fils-Père (qui opérait déjà la marche vers la Trinité), cette position de l'adoption comme hérétique.

Ceux qui la soutiennent sont appelés *Adoptianistes*, ou *Adoptiens*, ou *Adoptionnistes*. Ce sont pourtant eux qui ont raison à l'égard des évangiles synoptiques. Les sociniens naguère étaient adoptianistes, et aujourd'hui les unitariens le sont encore. Le texte de Lc par exemple a lors de l'annonce aux bergers (2/11) une variante adoptienne : aujourd'hui vous est né un Sauveur, le Messie *du* Seigneur. Cette formulation au fond serait tout à fait admissible pour un juif. Dans le texte reçu au contraire la divinisation de Jésus est faite : « ... un sauveur, le Messie Seigneur ». Formule, celle-là, tout à fait inadmissible pour un juif : aucun homme, fût-il Messie, ne peut être égalé ou Seigneur, Dieu d'Israël.

Le Credo de Nicée continue pourtant à unir les deux scénarios : « Engendré (c'est-à-dire adopté), non pas créé » (adoption terrestre et glorieuse d'un Messie), et « né du Père avant tous les siècles » (Jésus Dieu incarné, consubstantiel au Père, descendant sur la terre depuis le ciel, avant d'y remonter). On ne s'embarrasse pas des contradictions.

Il reste que si la divinisation de Jésus vient des nouvelles spéculations (grecques) de l'évangile de Jean sur le Logos (cf. le prologue : « le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » : comment peut-on à la fois être auprès de quelqu'un et être ce quelqu'un ?), il y a eu des « hérétiques » appelés *Alogiens*, ou *Aloges*, pour les refuser. Ils étaient plus pour l'enseignement et les paroles (*logia*) de Jésus, que pour cette novation théologique du Logos. À mon avis cette position n'est pas la plus sottise.

On voit donc, dans l'idée même de douceur, encore une ambiguïté : Jésus est au départ un frère en souffrance, un Grand Compatissant. Mais il n'est un Dieu que potentiellement, l'idée d'un Homme-Dieu n'étant apparue qu'après. Aussi a-t-elle posé des problèmes dogmatiques importants. Comment concilier l'omnipotence de Dieu, et celle d'un Dieu qui souffre ? On a décrété hérétiques les *Patripassiens*, qui disaient que le Père lui-même avait souffert sur la croix, et les *Théopaschites*, qui disaient que Jésus avait souffert en tant que Dieu. Pourtant le syllogisme de Novatien est irréfutable : « Jésus est Dieu / Jésus a été cru-

cifié / Donc Dieu a été crucifié. » Cette formule a été insérée dans le *Trisagion* de l'église grecque, mais a été repoussée par l'église romaine.

La synthèse sur la double nature du Christ (entièrement homme et entièrement Dieu), proposée au Concile de Chalcédoine, n'a pas été acceptée par tous. Beaucoup d'églises en Orient sont encore non chalcédoniennes, ou monophysites (l'église copte par exemple). De toute façon, les monophysites (partisans d'une nature principalement divine de Jésus), et inversement les nestoriens (partisans d'une nature humaine bien séparée de Jésus), ont plus de logique. – Mais il faut bien se garder en tout état de cause de projeter sur les textes initiaux des affirmations dogmatiques qui ne sont venues que bien après : les textes du N.T. ignorent totalement l'idée de « double nature ». On voit en tout cas que cette idée même de douceur et compassion de Jésus a été ultérieurement, à mesure que progressait la réflexion, plus opacifiée qu'éclaircie.

L'intériorité

Il y a, il me semble, dans le Jésus enseignant, un professeur de l'intériorité pure, et tous les efforts faits pour le nier ou le voiler ne tiennent pas devant la lettre même du texte. Ainsi on lit en Lc 17/20-21 : « Interrogé par les Pharisiens pour savoir quand viendrait le royaume de Dieu, il leur répondit : 'Le royaume de Dieu ne vient pas de telle sorte qu'on puisse l'observer. On ne dira pas : Voyez, il est ici, ou : Il est là. Car voyez, le royaume de Dieu est au-dedans de vous' ». On a beau torturer le texte dans tous les sens, jamais *entos hymôn*, comme sa traduction en *intra vos* de la Vulgate, n'a signifié autre chose qu'« au-dedans de vous », « à l'intérieur de vous », ou « en vous ». Or la plupart de nos traductions ont « parmi vous », et substituent un royaume social à un royaume intérieur. On dit parfois : « à l'intérieur, soit – mais non pas de vous, du groupe au contraire que vous formez ». La TOB dit de même en note : « On traduit parfois 'en vous', mais cette traduction a le tort de faire du royaume une réalité intime et privée ». On le voit : quand le texte gêne, on le change. Pareillement on a brûlé Giordano Bruno pour avoir dit que Dieu était en nous, ou nulle part. Et la note de la TOB le montre, les raisons qui l'ont fait brûler existent encore. – Voyez là-dessus le chapitre 2, « Variations sur le Royaume », de mon ouvrage : [*La Source intérieure*](#).

Pourquoi cette idée d'un royaume intérieur, et celle corrélative d'une présence divine immanente, non transcendante, gênent-elles ? Parce que le croyant peut trouver Dieu en solitude, en scrutant le fond de son cœur. Et il n'a plus besoin d'église, d'assemblée pour faire cette découverte. Surtout, il n'a plus besoin de mandataires professionnels pour le diriger : bref, de clergé.

C'est pour les mêmes raisons qu'on a retenue comme version canonique la prière du « Notre Père » en Mt 6/9. On a oublié la version de Lc 11/2, qui commence par « Père » seulement. Bref il faut prier à plusieurs (« Notre »), un Dieu transcendant qui nous domine, étant situé « dans les cieux ». Il me semble pourtant que la version de Lc est plus pieuse, puisque ne caractérisant pas le Père en

le situant dans les cieux, elle garde l'idée de son ubiquité : cette notion, comme le soulignent les dictionnaires, a d'abord un contenu religieux : elle désigne la présence de Dieu en tout lieu. Mais on a persécuté, là encore, les hérétiques comme les *Péetrobrusiens* (disciples de Pierre de Bruys au Moyen-Âge) qui disaient qu'il n'était pas besoin de lieux de culte pour rencontrer Dieu et le prier.

Qu'il y ait un Jésus gnostique, ou pré gnostique, irrite beaucoup. On dit ordinairement que les *logia* (paroles d'enseignement) du Jésus gnostique sont postérieures à celles des évangiles canoniques. Que l'évangile selon Thomas par exemple (si lumineux...) donne de l'enseignement initial de Jésus une version plus tardive, gnosticisée. À cela je réponds 1/ que cet enseignement même n'est pas uniforme, avec même des virages à 180°, comme on va le voir de plus en plus, 2/ qu'il y a d'autres paroles attribuées à Jésus que celles des évangiles canoniques, qu'on appelle les *agrapha* et 3/ qu'il y a dans les évangiles canoniques mêmes (je prends l'exemple du texte de Lc) des traces de gnose, ou de ce qui s'épanouira ensuite sous ce nom. Cette gnose, Paul la connaît déjà puisqu'il la critique au nom de l'amour (1 Co 13/8) : « La connaissance (*gnôsis*) passera... ». Un grand combat s'est livré très tôt entre la tradition paulinienne et la tradition gnostique. De cette dernière restent encore des traces dans le texte évangélique reçu. Que n'en a-t-on pu faire alors le lifting complet !

Ainsi le passage sur le royaume intérieur en Lc 17/21 est-il suivi de versets qui procèdent d'un esprit tout autre, comme on le verra (un verset apocalyptique, et un verset sacrificiel). On le voit : les couches ou strates rédactionnelles (le « millefeuille ») apparaissent avec évidence bien contrastées, si on lit objectivement le texte. Les raccords sont souvent très artificiels. Parfois il suffit d'un seul mot, Jeremias dans *Les paraboles de Jésus* parle de « mots crochets » utilisés pour unir des paroles différentes, sorties de leur contexte initial (énonciation primaire), pour entrer de force dans un second contexte (secondaire), dont l'intention à l'évidence est catéchistique.

À un autre moment ce sera un passage tout à fait gnostique qu'on éliminera du texte reçu. Ainsi ce « verset satanique » en Lc 5/4, présent dans le Codex de Bèze et les versions italiques : « Le même jour, voyant un homme travaillant le jour du sabbat, il lui dit : 'Homme, si tu sais ce que tu fais, tu es heureux. Si tu ne le sais pas, tu es maudit et transgresseur de la loi'. » « Si tu sais » a bien rapport à la connaissance. On est bien là en terrain gnostique. Ce logion a occupé C-G Jung toute sa vie. Il est le plus difficile, sinon à comprendre, du moins à pratiquer. Peut-être pouvait-il mener à la casuistique : mais si l'essentiel dans la vie n'était qu'affaire de cas ? En tout cas, on n'aime pas trop laisser les conduites à l'appréciation intime de chacun. C'est pourquoi on a supprimé ce verset dangereux du texte reçu, car le peuple, a-t-on pensé, a plus besoin d'être dirigé qu'éclairé.

[→ Note de 2010 : Voyez là-dessus mon ouvrage : [*Une voix nommée Jésus – L'évangile selon Thomas.*](#)]

II / Violence et imprécation

Jésus n'est pas qu'amour, douceur, intériorité. Il se met en colère. Cette colère est parfois gommée à des fins de mitigation (adoucissement). Ainsi en Mc 1/40-41 : « Un lépreux vint à lui et, se jetant à genoux, il lui dit d'un ton suppliant : 'Si tu le veux, tu peux me rendre pur'. Jésus, ému de compassion, étendit la main, le toucha et dit : 'Je le veux, sois pur' ». À la place de « ému de compassion » (*splagchnistheis*), le codex de Bèze a : « pris de colère » (*orgistheis*). Qui choisira, entre le Jésus compatissant et le Jésus colérique, puisque ici on a deux versions de la même scène ?

L'*Illiade* commence par le mot « colère » : *Mènis*. La colère est humaine, certes, comme la compassion. Le problème n'est pas de l'alternance possible entre les états, elle se voit tous les jours dans nos vies. Mais la question est celle de la coexistence dans un même langage, qu'on prétend unique, de postulations ou de postures si différentes, et même opposées. La succession chronologique est une chose, et la coexistence je dirais métaphysique, une autre. Peut-on être à la fois, par exemple, un non violent, un doux, et un imprécateur fanatisé ?

Le glaive

Voici, après des paroles pacifiées, des paroles belliqueuses : « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa famille. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix et ne suit pas derrière moi n'est pas digne de moi ». (Mt 10/34-38).

Ces paroles sont d'imprécation, et l'exclusivisme qui s'y manifeste peut inquiéter. Il s'agit de mettre le monde à feu et à sang. Jésus est la colère de Dieu en marche : on pourra comparer le film de Werner Herzog, *Aguirre, ou la colère de Dieu*. Dans le film aussi de Scorsese, *La dernière tentation du Christ*, d'après le roman de Kazantzakis, Jésus effectue tout à fait inopinément ce virage, et abandonne l'image de l'amour, pour prendre celui de la colère. Judas, partisan de la lutte armée contre les Romains, donc de l'attitude des Zélotes, en est heureux, et le suit avec enthousiasme. Mais il sera désorienté ensuite par le nouveau virage (nouveau visage) pris par Jésus, celui de l'agneau sacrifié.

La galvanisation des disciples

Elle connaît une progression dans les textes, dans le sens d'une personnalisation de plus en plus grande. Par exemple dans la première version de Mc, le plus ancien en date de rédaction, le texte porte : « Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de la Bonne Nouvelle la sauvera » (8/35). Là Jésus, en simple prophète, n'est qu'un médium, un passeur : il se subordonne indéniablement à la Bonne nouvelle (sens propre du mot *évangile*) qu'il porte. Mais dans la version reçue, on trouve : « « Qui veut en effet sauver sa vie la

perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi et de la Bonne Nouvelle la sauvera ». Cet ajout du « de moi et » (*emoû kai*) montre que Jésus maintenant s'identifie au message qu'il porte, et fait une affaire personnelle du combat qu'il mène. Il faut lui faire allégeance, et on est sur la voie de la fixation collective sur un chef ou un gourou, sur la constitution du *fan club* de Jésus, sur cette *jésulâtrie* qui pour beaucoup est le christianisme. D'un point de vue juif cette appropriation du message est idolâtrie. Jamais pour un juif un prophète n'est comensurable avec la voix qu'il porte, ou la voie qu'il indique.

Le changement d'optique est définitif chez Mt : « Qui aura trouvé sa vie la perdra et qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera » (10/39). Ici, plus de variantes sur le « à cause de moi ». Il s'agit d'imiter Jésus jusqu'au martyre. Comme on le lit dans le *Polyeucte* de Corneille : « Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous ! »

La version de Lc est cependant plus intéressante, car elle propose une version symbolique du sacrifice de soi : « Qui cherchera à sauvegarder sa vie la perdra, et qui la perdra la rendra vivante (17/33) ». Ou la vivifiera : *zôogonèsei autèn*. On note que le « à cause de moi » y disparaît. On peut comprendre ce logion comme la nécessité de renoncer à la centralité du petit ego, pour atteindre par conversion à la fusion dans plus grand que soi, dans ce que Jung appellerait le Soi. En somme, ce serait un travail personnel de soi sur soi, un passage de la *paranoïa* à la *metanoïa*, et à la vivification spirituelle. Cette fin du *tout à l'ego* serait proprement une résurrection due à l'esprit (l'esprit donne vie, il est *zôopoion*, comme dit le Credo de Nicée). Mais cette version plus subtile ne s'est pas imposée en chrétienté : elle est réservée semble-t-il à quelques initiés, capables de comprendre les symboles.

On a oublié qu'on meurt bien des fois dans la vie, par exemple de toutes nos blessures narcissiques, et que la seule question qui vaille au fond est de se redresser ensuite (Cyrulnik parlerait de la *résilience*, qui n'est qu'un autre mot pour résurrection). Mais plutôt que s'occuper de ressusciter à soi-même, de « revenir à soi » comme le dit admirablement Lc de l'enfant prodigue (15/17), on a préféré s'emballer à verser son sang pour le Christ. En fait c'est ce *mourir pour*, pris littéralement, qui fait les fous de Dieu (ceux du djihad ou les autres). Les églises et les clergés sont très souvent des boutefeux. Qui s'occupe alors, symboliquement, de mourir à soi pour renaître à soi ?

On peut voir les ajouts successifs ultérieurs qui vont dans un sens sacrificiel et littéral, en Lc 9/23. Texte reçu : « Puis il dit à tous : 'Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix et qu'il me suive' ». Mais dans ce seul verset, il y a deux ajouts dans les manuscrits : « qu'il se charge de sa croix », et ensuite même : « chaque jour ». Si au contraire on lit une version plus ancienne, celle du codex de Bèze, texte dit occidental (la version reçue s'appelle le texte alexandrin), on a : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il me suive ». Alors il ne s'agit que se sacrifier le petit moi (« renoncer à soi-même »), et nullement sa vie, et

qui plus est quotidiennement... Je suis absolument d'accord avec cette version, et tout à fait hostile à l'autre. Qu'a dit Jésus, je ne sais. Mais je sais bien pourquoi on a fait ces ajouts : pour alimenter la sujétion, et justifier la frustration de chacun, dans le sacrifice constant de sa vie.

Où l'on vérifie, encore, au sein même d'un même thème, le polymorphisme de l'enseignement christique...

Le fanatisme

Littéralement ce mot veut dire : le zèle pour le temple (lat. *fanum*). C'est un Jésus défenseur du temple que nous présente Mt : « Puis Jésus entra dans le Temple et chassa tous les vendeurs et acheteurs qui s'y trouvaient : il culbuta les tables des changeurs, ainsi que les sièges des marchands de colombes. Et il leur dit : 'Il est écrit : Ma maison sera appelée une maison de prière. Mais vous, vous en faites un repaire de brigands !' » (21/12-13). Jésus reprend ici littéralement Is 56/7 et Jer 7/11. C'est donc un prophète conservateur, ou restaurateur. Il ne faut pas s'étonner qu'on puisse parler de révolutionnaire restaurateur : les révolutionnaires français de 1789 étaient fascinés par la vertu des anciens romains.

A la fin de cet épisode raconté par Jn, on lit : « Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : 'Le zèle de ta maison me dévore' » (2/17). La citation vint de Ps 69/9. Or c'est de ce mot *zèle* que dérive *zélote*. C'est un souci jaloux, et d'ailleurs zèle et jalousie ont la même racine.

Je ne dis pas qu'on ne puisse châtier ceux qu'on aime. C'est d'ailleurs ce que veut dire le proverbe latin : *Qui bene amat bene castigat*. Qui aime *comme il faut aimer* (et non pas, comme on comprend souvent, qui aime *beaucoup* : il y a *bene*, et non *multum*), châtie comme il faut châtier.

Je pense aussi à ces vers du *Misanthrope* : « Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte / À ne rien pardonner le pur amour éclate... ». Par parenthèse je pense qu'on peut admettre le premier vers sans admettre aussi le second : on voit là l'extrémisme d'Alceste, et, derrière, le génie de Molière d'avoir subtilement marqué cette transition.

Mais je pense qu'on ne peut pas à la fois tenir un langage d'amour et un langage de menace, voire en certains cas de vengeance. Certains diront : on parle d'amour à certains, et à d'autres de menace. Mais jamais Socrate par exemple n'a menacé. Quand il dit dans le *Gorgias* de Platon que nul n'est méchant volontairement, il fait preuve de compréhension, donc de pardon : en grec, comprendre et pardonner se disent de la même façon : *sungignôskein*. Jésus dit bien une parole socratique dans certaines versions (pas toutes) de Lc : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (23/34). S'il y a un Jésus sage (selon les critères grecs de la sagesse), il est là. Mais que n'a-t-il toujours tenu le même langage ?

Quand une voiture automobile ne marche pas, on ne l'insulte pas, on ne la décrète pas « méchante ». On ouvre le capot, pour voir ce qui ne va pas : je prends cet exemple à Bertrand Russell, dans *Pourquoi je ne suis pas chrétien*.

La menace

Les paroles d'imminence eschatologique sont des paroles de menace (et d'ailleurs menace et imminence ont la même racine, en latin *minari*). Voici la définition que le *Petit Robert* donne de la menace : « Manifestation par laquelle on marque à qqn sa colère, avec l'intention de lui faire craindre le mal qu'on lui prépare ». Il est évident que toute une strate rédactionnelle du N.T. est faite de menace assortie d'imminence (du jugement). Peut-être, ne pouvant éliminer toute la colère de Jésus, en a-t-on attribué une part à Jean le Baptiste : « Déjà la cognée est mise à la racine des arbres : tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. (Mt 3/10 – Lc 3/9 ». Mais Jésus lui-même tient ailleurs ce type de langage. – Et ne pas oublier ici que certains chrétiens hérétiques, les *Mandéens* ou *Chrétiens de Saint Jean*, tiennent Jean Baptiste pour le Messie, et non pas Jésus.

On lit en He 6/7-8 : « En effet, lorsqu'une terre abreuvée de pluies fréquentes produit des plantes utiles à ceux pour qui elle est cultivée, elle a part à la bénédiction de Dieu. Mais si elle produit des épines et des chardons, elle est réprouvée, près d'être maudite, et finit par être brûlée ». Cette violence recoupe en la recopiant la malédiction de Dieu à Adam, d'où proviennent littéralement « les épines et les chardons » (Gn 3/17). Elle passe ensuite dans la bouche de Jésus en Jn 15/6 : « Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent ». Tous les bûchers malheureusement viennent de là, de cette parole unanime et excommunicatrice, de ce *et ardent* de la Vulgate. Jésus ici initie malheureusement l'extirpation future, ce qu'on pourrait appeler l'écobuage de toutes les hérésies. Nous sommes bien loin, ici, du *doux Jésus*...

La tradition d'imprécation apocalyptique et messianique est bien connue. Elle remonte à l'A.T. Ainsi la nouvelle parousie du Christ en gloire, annonçant le jugement dernier (*Dies irae*, Jour de colère...) vient du passage de Dan 7/13 : « Je regardais dans les visions de la nuit, et voici qu'avec les nuées du ciel venait comme un Fils d'Homme... ». Il est strictement repris en Lc 17/24 : « En effet, comme l'éclair resplendit et brille d'une extrémité du ciel à l'autre, ainsi sera le Fils de l'homme en son jour ». Ce jour est celui du jugement : il est inspiré directement aussi du livre de Sophonie. Manifestement, l'éclair se voit, se verra. Mais quant à accorder ce verset avec celui qui précède et que j'ai mentionné en commençant, sur le royaume tout intérieur, qui ne vient pas de façon à être observé, c'est assurément une grande tâche...

III / Le sacrifice

... ou l'Agneau de Dieu. Nouveau virage à 180°, qui désoriente Judas dans *La dernière tentation du Christ*. Judas voulait se battre, avec son maître. Et voici que ce dernier, qui portait le fer et le feu dans le monde, décide de déposer les armes, de mettre bas le glaive.

Le refus du glaive

Il se trouve lors de l'arrestation de Jésus, dans le passage très connu : « Et voilà qu'un des compagnons de Jésus, portant la main à son glaive, le dégaina, frappa le serviteur du Grand Prêtre et lui enleva l'oreille. Alors Jésus lui dit : 'Rengaine ton glaive ; car tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive'... (Mt 26/51-52).

On peut penser puisqu'il en a déjà été question, au refus de se défendre de Socrate lui-même, quand il disait qu'il vaut mieux subir l'injustice que de la commettre. Mais ici les références sont autres. Le sacrifice consenti de Jésus a été pris d'abord à une autre tradition, la tradition juive, ou plutôt à une façon particulière de la lire.

L'Agneau de Dieu

Tout ce nouveau scénario, celui du christianisme sacrificiel, vient d'Is 53, le passage dit du « Serviteur souffrant » : « Méprisé et abandonné des hommes, Homme de douleur et habitué à la souffrance, semblable à celui devant qui l'on se voile la face, il était méprisé, nous ne l'avons pas considéré. Certes, ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé. Et nous, nous l'avons considéré comme atteint d'une plaie. Comme frappé par Dieu et humilié. Mais il était transpercé à cause de nos crimes, Écrasé à cause de nos fautes ; le châtiment qui nous donne la paix est (tombé) sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivait sa propre voie ; et l'Éternel a fait retomber sur lui la faute de nous tous. Il a été maltraité, il s'est humilié, et n'a pas ouvert la bouche, semblable à l'agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent ; il n'a pas ouvert la bouche » (3-7).

Relu par Paul, qui n'a jamais connu Jésus, et pourtant s'est fait appeler Apôtre, qui aussi ne parle jamais de son enseignement par lequel à l'évidence il n'est pas intéressé, ce passage donne la construction paulinienne du personnage, ce qu'on pourrait appeler son invention (au sens du latin *invenire*, trouver) : « Je vous ai donc transmis en premier lieu ce que j'avais moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures... (1 Co 15/3-4). C'est l'essentiel kérygme paulinien (acte de foi, prédication), et le premier credo chrétien.

Le premier « selon les Écritures » fait ici allusion à Is 53, et le second, le passage sur la résurrection qui suit, fait allusion à Ps 16/10 : « Car tu ne livreras pas mon âme au séjour des morts, Tu ne permettras pas que ton bien-aimé voie la corruption ». Peut-être aussi au livre de Jonas, interprété de façon *tropiste*. Bref le Jésus acceptant volontairement la mort sacrificielle, dans ce qu'on peut bien appeler un suicide (pourquoi ensuite l'Église l'a-t-elle condamné ?), est une invention de Paul à partir de sa lecture de certains passages de la bible juive.

À partir de là, les rédacteurs du N.T. ont œuvré, cousant ensemble et tant bien que mal cette construction elle-même, et des souvenirs de paroles qu'ils avaient

encore (*logia*), mais qui allaient elles-mêmes dans différents sens, et difficilement harmonisables entre elles (l'amour, le pardon, la colère, l'imprécation, la violence...). Il faut tenir compte aussi de leur sensibilité propre, accordée à celle des premières communautés chrétiennes à qui ils s'adressaient, et au but qu'ils poursuivaient en rédigeant : encadrer le public, l'instruire en le dirigeant.

On peut donc suivre pour la constitution de cette construction sacrificielle l'ordre chronologique suivant : Is 53, puis 1 Co (le premier credo, formulé par Paul), puis Ac 8/32 : « Le passage de l'Écriture qu'il lisait était le suivant : 'Comme un brebis il a été conduit à la boucherie ; comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche' ». Et enfin Jn 1/29 : « Le lendemain, il voit Jésus venir vers lui et il dit : 'Voici l'agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde' » et 1/36 Regardant Jésus qui passait, il dit : 'Voici l'agneau de Dieu.' ».

Il va sans dire que cette construction ne tient que si effectivement l'agneau se laisse maltraiter et demeure silencieux. Viendrait-il à crier et à se débattre, qu'elle s'effondrerait toute entière. Cette question est agitée dans *Le silence des agneaux*, livre de Thomas Harris, et film de Jonathan Demme. « Ce silence béni, dit Hannibal Lecter à Clarisse Sterling, nous devons le mériter ». Il faut beaucoup de foi sans doute pour l'accepter. Imaginons de la même façon Isaac se débattant devant le couteau d'Abraham...

Tout le récit évangélique sur la passion de Jésus n'a rien d'historique : c'est un centon ou compendium de passages bibliques antérieurs. Principalement des Psaumes, surtout le Ps 22, d'où viennent le partage des vêtements tirés au sort (v.17), et la moquerie des assistants (v.7). Et aussi d'Is 53 : « Il a été compté au nombre des criminels », d'où viennent les larrons, inventés au sens ancien (trouvés) en Mc et Mt, et ensuite spécifiés en bon et méchant, qui est une invention de Lc au sens moderne du mot. Cette invention donnera de l'espoir à tous les siècles futurs : de ce « bon larron » il est question dans le *Dies irae* médiéval, pour rassurer le croyant.

Tout cela se fait selon la méthode, bien connue des rabbins, du *midrash*. Il ne faut rien attendre de ce qu'a pu dire historiquement Jésus lui-même de paroles si diverses que « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » en Mt et Mc (qui recopient Ps 22/1), ou de « Père, je remets mon esprit entre tes mains » en Lc (qui recopie simplement Ps 31/5). C'est simplement là de la littérature réécriture, ou comme on dit palimpseste. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'intertextualité joue à plein là-dedans. Cela n'a rien à voir avec des paroles authentiques ayant pu être effectivement prononcées. Ce qui suffit à le montrer d'ailleurs est la différence même entre ces dernières paroles. Et en Jn il y en a une autre : « C'est accompli ». On comprend ici la prudence, ou l'astuce, de l'Église elle-même, lorsqu'elle parle de l'Évangile *selon* un tel, ou un tel, etc. (gr. *kata*, lat. *secundum*). Comme si déjà elle admettait par avance ce polymorphisme du Christ dont je parle ici.

S'agissant de la construction sacrificielle inventée par Paul, et qui a fini par devenir l'essence du christianisme, on peut douter que l'interprétation qu'il a faite d'Is 53 puisse être admise par un juif. Le Messie glorieux qu'attendent les juifs n'est *pas* le Serviteur souffrant. Pour un juif, Is 53 ne présente que le peuple juif humilié. Ce n'est pas d'un individu qu'il est question, mais d'une figure symbolique d'Israël tout entier, actuellement déchu. Cette figure n'a rien à voir avec le Messie qu'on attend pour plus tard.

Certains disent qu'il faut aussi prendre en compte une influence sur Paul des cultes à Mystères païens, où l'on voit souvent un dieu qui meurt et ressuscite pour le salut de ses fidèles : Osiris, Mithra, etc. L'eucharistie même, qui commémore l'événement, il est peu probable que Jésus, en tant que juif, l'ait instituée. Les paroles qui l'instituent en Lc 22/19-20 sont absentes de certains manuscrits fort anciens (*tacent libri liturgici antiquiores*, dit mon édition : on voit qu'il y a des variantes qui font frémir !). Sûrement elles ont été prêtées à Jésus pour justifier ce culte et cet usage. Bultmann parle ici de « légende cultuelle ». Il y a peu d'apparence que le prophète galiléen ait pu prononcer ce « Prenez et mangez, car ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang, etc. ». Cet usage ne relève pas de la sphère culturelle juive. Ne serait-ce que parce qu'il y est interdit de consommer du sang (même symboliquement). Je rappelle le nom injurieux dont les protestants ont affublé les catholiques : *théophages*, ou mangeurs de Dieu. Manducation barbare, cannibalisme sacré ?

Pour marquer le lien avec le judaïsme, on parle certes à propos de cette eucharistie de « nouvelle alliance », qui succéderait à l'ancienne, celle conclue entre Dieu et Abraham. Mais l'Église naissante ne pouvait pas rompre totalement tout de suite avec l'héritage juif : d'abord il aurait fallu supprimer quasiment tous les textes, tant l'imprégnation, l'imbrication entre les anciens textes et les nouveaux était constante. Aussi pour avoir le statut de religion autorisée (*religio licita*) dans l'Empire romain il fallait donner des preuves d'ancienneté : le judaïsme était dans ce cas.

Mais très vite l'Église s'est définie elle-même comme étant le Vrai Israël (*Verus Israel*) : dès le milieu du 2^e siècle, avec le *Dialogue avec Tryphon*, de Justin. Cela constitue une évidente et hypocrite captation d'héritage. À tout prendre la position de Marcion, qui voulait rompre totalement avec le judaïsme, est plus honnête, même manquant de diplomatie : dans le texte lucanien sur l'eucharistie (plutôt dans la version qui nous en est aujourd'hui donnée), Marcion avait proposé d'enlever « nouvelle » à « alliance », ce qui eût été reconnaître à l'ancienne quelque valeur. S'il avait triomphé, sans doute n'aurions-nous pas eu vingt siècles d'antijudaïsme chrétien : on ne peut pas être contre ce avec quoi on a au départ décidé de rompre, et qu'on a décidé délibérément d'ignorer.

L'*Agnus Dei* est devenu l'essentiel de la Messe, où la liturgie du sacrifice qui y conduit succède à la liturgie de la parole, comme plus importante. Mais on peut même dire, comme faisaient les sociniens, que le sacrifice du Fils exclut

toute idée de pardon de la Part du Père. Pardonnez suppose d'annuler la dette, d'effacer l'ardoise. Or si Dieu a été effectivement payé (par le sang de son Fils), il n'a pas pu pardonner.

Il me semble qu'il faudrait revenir aux paroles de Jésus, ou aux paraboles (c'est le même mot), certes pas les violentes, mais celles qui proposent un enseignement intérieur, une sagesse spirituelle. Ce sacrifice « de bonne odeur » (Eph 5/2 – Phi 4/18) qu'on voit à la Messe, ces offrandes sanglantes, cette régénération par le sang, c'est une survivance païenne. Elle renvoie même à une vision sadique de Dieu, qu'il faudrait apaiser par le sang. Voyez les paroles de l'Offertoire, dans le canon romain. *Hang igitur oblationem, quaesumus Domine ut placatus accipias* : « Cette offrande, nous te demandons, Seigneur, de l'accueillir en étant, par elle, apaisé. » Ce « courroux » de Dieu à « apaiser » se voyait naguère encore dans le *Minuit Chrétiens*. Cela choque même l'Institution aujourd'hui. Il y a des traductions euphémisées ou adoucies, par exemple ici « pour te plaire », pour rendre le *placatus*, apaisé. C'est astucieux, mais inexact. De même, pour l'Agneau qui *porte* les péchés du monde, on traduit qui *enlève*, ce qui supprime l'idée archaïque du bouc émissaire. Or les deux sens coexistent en grec (*airein*) et en latin (*tollere*). On ne peut en supprimer un pour ne retenir que l'autre.

Socialement parlant, la valorisation du sacrifice légitime la résignation, et invalide la révolte. La frustration devient la norme. L'ordre social a tout à y gagner, et l'individu, tout à y perdre. Il meurt au sein même de sa vie.

À cet agneau sacrificiel immolé on peut préférer (je préfère) celui, symbole spirituel de vie, de l'évangile selon Thomas : « Ils virent un Samaritain emmenant un agneau et entrant en Judée. Il dit à ses disciples : pourquoi celui-ci tourne-t-il autour de l'agneau ? Ils lui dirent : pour le tuer et le manger. Il leur dit : aussi longtemps qu'il vit, il ne le mangera pas, sauf s'il le tue, et qu'il devienne un cadavre. Ils dirent : autrement, il ne pourra pas le faire. Il leur dit : vous-même cherchez un lieu pour vous dans le repos de peur que vous ne deveniez cadavre et que l'on ne vous mange. » (logion 60)

On voit que je préfère une parole (parabole) non violente, faisant l'éloge de la vie vraie trouvée en solitude et en repos, à un sombre et tragique rituel. Comme j'ai dit dans *Les deux Visages de Dieu* : le Christ enseignant qui nous sauve, au Christ qui nous sauve en saignant.

Conclusion

Jésus, pas plus que Socrate, n'a rien écrit, sauf sur du sable, et à la merci du premier vent (Jn 8/6-8). Il n'est connu que par ses disciples. Pour Socrate, ce sont Platon, Xénophon, etc. J-P Vernant parle à son propos de « forme vide ». Pour Jésus, ces relations sont postérieures à sa mort (si le personnage a existé, ce que nient les *Mythistes*). Des recueils de ses paroles ont circulé, en divers milieux. Était-il un nabi, un prophète galiléen, exalté imprécateur apocalyptique, prêchant avec violence l'imminence du Royaume (Guignebert) ? Un sage, de

tendance gnostique, préférant plutôt l'intériorité du Royaume, comme on en voit des traces encore en Lc ? – En tout cas, tournant le dos résolument aux *logia* ou à son enseignement, Paul a fait de Jésus le prétexte à un enseignement sotériologique : mort rédemptrice, puis résurrection consolatrice. C'est ce qu'on appelle le « mystère pascal ». Il est évident que cela était totalement absent de la conscience de Jésus. Un minimum de réflexion montre qu'il ne pouvait prévoir en menant tous ses faits et gestes ce qui allait en fin de compte lui arriver, comme le disent les textes évangéliques qui le prétendent. Il ne s'agit que de littérature hagiographique édifiée a posteriori, à mesure que la figure de Jésus grandissait en importance, subissait ce que Guignebert appelle des majorations.

Un simple exemple : ce que dit Jésus en son « agonie » au Jardin des Oliviers, d'où le tenons-nous ? Ce ne pourrait être que de ses disciples. Et ceux-ci dorment. Alors ? C'est évidemment le narrateur qui sait, qui fait parler Jésus. Il agit en romancier, et Jésus ici n'est qu'un personnage de roman. À un tel personnage on peut évidemment faire dire ce qu'on veut. Pourquoi nier son polymorphisme ?

Comme dernier test, je répète le passage de Lc dont je suis parti, en marquant bien ses diverses strates rédactionnelles :

Lc 17/20 : « Interrogé par les Pharisiens pour savoir quand viendrait le royaume de Dieu, il leur répondit : 'Le royaume de Dieu ne vient pas de telle sorte qu'on puisse l'observer. 21 On ne dira pas : Voyez, il est ici, ou : Il est là. Car voyez, le royaume de Dieu est au-dedans de vous (*Sagesse intériorisée*). 22 Et il dit aux disciples : Des jours viendront où vous désirerez voir l'un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez pas. 23 On vous dira : Il est ici, il est là. N'y allez pas et n'y courez pas. 24 En effet, comme l'éclair resplendit et brille d'une extrémité du ciel à l'autre, ainsi sera le Fils de l'homme en son jour (*Messianisme apocalyptique*). 25 Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette génération (*Dolorisme paulinien*)'. »

Comme si le rédacteur avait oublié ce qu'il dit ailleurs, qu'on ne coud pas une nouvelle pièce à un vieux vêtement, car alors tout se déchire... Il est bizarre qu'on continue de faire jurer sur la Bible, livre patchwork, contradictoire. Livre inspiré, peut-être : mais ouvert à tous les vents...

Comme on dit dans le Midi : à force de pétasser, on perd le drap.

Qui dites-vous que je suis ? Qu'allons-nous alors répondre ? Question du Grand Prêtre : « Es-tu le Christ ? » Réponse : « C'est toi qui l'as dit » (Mt 26/64). Question de Pilate : « Es-tu roi ? » Réponse : « C'est toi qui dis que je suis roi » (Jn 18/37) (et non pas, ce qui fait grande différence : « Tu le dis, je suis roi »). Réponses donc en miroir. Tel nous le disons, tel il est. Comme on le dit dans le jeu enfantin : le premier qui le dit il y est. Jésus n'est que ce que nous pensons, ou croyons, qu'il est.

Peut-être aussi ne trouve-t-on que ce qu'on veut trouver. Dans la lecture des textes il y a ce qu'Heidegger dans *Être et Temps*, après Dilthey, appelait un

« cercle herméneutique » : pour comprendre, il faut avoir déjà compris ce qui est à comprendre.

On peut avoir accès à Jésus soit du côté de la construction paulinienne, soit du côté des *logia*. Paroles certes, mais lesquelles ? On peut voir par exemple la *Source Q*, source supposée commune à Mt et à Lc, de l'allemand *Quelle*, Source. Ou encore l'évangile selon Thomas, où la violence est singulièrement adoucie, au bénéfice de la solitude et du repos. Il en est de Jésus comme de bien d'autres. C'est un miroir qui nous renvoie notre plus propre et plus profonde figure.

© Michel Théron – 2010

[Conférence faite au Café Théologique de Montpellier, le 22 février 2005]